

L'éguie dé cerisés dé Monpacot

Autor(en): **H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **42 (1904)**

Heft 40

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-201529>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

rets, presque jusqu'en haut vous trouverez des maisons, des cultures, vous n'y trouverez pas une enseigne, pas la moindre branche de sapin; entre Puidoux, Attalens, Chardonne et Lignièrès nous n'en connaissons du moins aucune, si bien qu'il n'est pas trop mal de mettre dans sa poche un petit rien de quelque chose, lorsqu'on veut se promener à loisir et confortablement dans ces belles solitudes. »

Ainsi écrivait le philosophe Charles Secrétan, il y a une vingtaine d'années, dans ses délicieux *Paysages vaudois*. Dès lors, les choses ont changé. Nos compatriotes de Vevey se sont chargés de moderniser ce vieux mont qui s'obstinait à demeurer solitaire et à n'offrir que ses charmes naturels dans toute leur simplicité. Ils l'ont éventré pour y faire monter un chemin de fer; ils ont bâti des hôtels à la lisière de ses forêts; dans les « guides » et les « horaires », Baumaroche, terre jadis inconnue, est devenu le nom d'une gare « terminus ». C'est de là que se répandent dans les sapinières du Pèlerin les Parisiennes coquettes et jaseuses, les bonnes grosses Allemandes qui font de la poésie en avalant des tasses de café au lait, et les Méridionaux remuants et les fils d'Albion, graves, secs et muets.

Sous les blocs de poudingue aux treilles de ronces, les génies de ce lieu pleurent le temps où ils étaient seuls à animer les clairières, avec quelques rares promeneurs fidèles, avec les lièvres, les écureuils et les oiseaux. Quand la vaudaire secoue les noyers de Crémires; quand, plus haut, les sapins ploient sous les bourrades de la bise, ce sont leurs sanglots qui déchirent les airs et font peur aux petits enfants. Pauvres vieux génies! ils n'auront bientôt plus un coin à eux, plus rien que n'aient envahi l'industrie, la mode et la réclame!

Ils tentèrent bien, une fois, de lutter contre ces formidables puissances. C'était par une sombre nuit d'hiver. Le plus récent et le plus monumental des trois hôtels du Pèlerin venait d'être achevé. Vide encore, il attendait les tapissiers et les décorateurs. Dans un de ses salons se rencontrèrent un génie de Corneaux et un autre des Boitonets. Ils remarquèrent des copeaux qui traînaient à leurs pieds et la même idée leur vint à tous deux: « Si nous mettions le feu à leur grande maison!... ils ne la rebâtiraient peut-être pas. » Comme ils n'avaient pas d'allumettes suédoises, ils frottèrent l'un contre l'autre deux morceaux de bois. Ce travail leur prit beaucoup de temps et leurs mains s'y ensanglantèrent; mais une petite flamme jaillit enfin; les copeaux, le parquet, les boiseriers prirent feu à leur tour, si rapidement même que les génies ne purent se sauver sans se roussir la barbe. Une heure après, des morceaux fumants indiquaient seuls la place du luxueux édifice.

Cette nuit-là, tout le menu monde du Pèlerin dansa une sarabande effrénée, qu'on prit, à Chardonne et à Jongny, pour le tintamarre des sapeurs-pompiers.

La joie des gnomes fut courte, hélas! Ils s'étaient figuré, les naïfs, qu'ils décourageraient les Veveysans. Mais les habitants de la seconde ville du canton ne se laissèrent pas intimider si aisément. Les cendres de l'incendie étaient à peine refroidies, qu'ils se mirent à rebâtir avec plus de zèle que jamais, accomplissant ce tour de force de refaire leur hôtel en six mois.

Les génies du Pèlerin n'en sont pas encore revenus! Divers signes font croire qu'ils ont conscience aujourd'hui de l'invincible force de l'industrie hôtelière. Il leur restera la douleur suprême de voir de temps à autre leurs anciens amis les promeneurs solitaires céder aussi à l'attrait des palais édifiés sur les belvédères du Pèlerin et y pénétrer avec la foule

cosmopolite; car nous devons ajouter, pour être juste, que les indigènes y seront aussi admis, en payant, bien entendu. V. F.

L'éguie dé cerisés dé Monpacot.

Onna peitla gota d'éguie dé cerise est auquie que fa rudo pliesi dé fifa, surtot ein hiver pé clliau zécramenés dé la métzance, quand la bise socllie praô fô po féré grebola lé pllie robustos lurons tanquie ao bet dei zertés, quand mémo l'ont met dei bounés chauqués et dei crânos guitéons dé bazanna.

L'é po ne pas ètré dincé fotemassi pé lo frai, que l'é dzeins qu'ont de la prudence font adé quauqués couetés dé cerisés quand l'ein est annaye.

Clliao dé Monpacot qu'ein avont soveint, pre-nions adé cllia precauchon, et pouis, l'étons coumeint lé z'hommos qu'ont forta barba, l'avont lo tieu su la man. Pas question d'einmoda la distileri sein invita lé vesins po féré onna bouna rinçoletta.

Cé yadzo quie, l'avont fé onna crana bévioula ka l'étons bein onna demi-doanna perquie et, tis bein décidés à féré honneu à l'invitachon. Lé tourdzons ont traci radicalameint pouisque la premiere couete était dza riclliaie grand teimps dévant que la seconda ossé einmoda. Peindeint l'arret de la tzaudaire, la saï n'arretavé pas; on arai pu craire que n'aviont rein bu du dévant lé caniculés; et pas moyan d'atteintré la seconda po s'einfata oquie avau la guierguiéta.

L'a donc faillu alla ein granta vitesse queri quauqués botoillés de krätze tzi on einbardoufaï dei z'einverons.

Pé grand bounheu po clliau z'artistes, la tzaudaire a reinmoda quand ye finessons d'eingossi lo bringue; dé façon que l'ont pu reimpogni, su lo champ, l'éguie de cerisés, et lo compagnon qu'ein a avala lo derrai verro de la seconda couete desai ein sé frotteint la bouella: « Hé bein,... mé z'amis,... stace vao oncora bailli onna finna gotta, quand sara vilhe. » H.

Il y est! — Vache vache!



me demandent.

— Eh bien, il sort à l'instant, leur dit ma femme. Je ne sais s'il est déjà à la fromagerie?... Attendez, messieurs, je vais vous le dire

Elle court à la fenêtre et apercevant, devant la fromagerie, plusieurs attelages:

— Oh bien, messieurs, je vois que les ânes sont là; cela fait que mon mari y est. »

« Un jeune garçon conduisait, l'autre jour, une vache à l'abattoir.

En traversant la ville, l'animal s'arrêtait à chaque instant et regardait de ses gros yeux doux et bêtes tout ce qui se présentait. Aussi, son conducteur était-il constamment obligé de tirer la corde pour le faire avancer.

À la fin, impatienté, et tirant plus fort, le gamin plante ses yeux tout grands ouverts dans ceux de l'animal, en lui faisant:

— Eh! que tu es pourtant vache! On voit bien que tu n'es pas de la ville, toi. Dis! tu as donc jamais vu de magasins? » L. P.

Pauvre Hugo!

Un de nos abonnés veut bien nous adresser un petit ouvrage, déniché chez un bouquiniste, et dont il lui paraît que nous pouvons tirer quelque parti pour le *Conteur*.

À ce propos, qu'il nous soit permis de voir dans les nombreuses communications qui, de toutes parts, nous parviennent, un nouveau témoignage de l'intérêt qu'on veut bien porter à notre petit journal et des fidèles sympathies qu'il a su gagner.

L'ouvrage en question est, en effet, assez curieux. Voici son titre: *Une pichenette ou les Fantômes, orientale de M. Victor Hugo, avec un commentaire en faveur des Français qui n'entendent que leur langue maternelle*, par un jeune bachelier es-lettres. Il a été édité à Paris, chez les « marchands de nouveautés ». en 1829 (Imprimerie Lebègue, rue des Noyers, 8). Il ne s'agit rien moins que d'un éreintement, dans toutes les règles, de Victor Hugo.

Voici d'ailleurs la préface de l'ouvrage, qui dévoile pleinement l'esprit et les intentions de l'auteur. Elle a pour titre: *Avertissement*.

Fraîchement sorti du collège, l'esprit encore tout bourré de mes auteurs de classe (j'ai presque dit classiques), et désirant mettre à profit des études faites avec quelque succès, j'ai pris le parti de donner dans la littérature, et moi aussi... je prétends me distinguer; et j'espère, avec la grâce de Dieu, que je finirai par me faire connaître avantageusement; aussi travaillé-je en conséquence. Je cherche donc sincèrement à étendre la sphère — je ne le vois que trop — un peu étroite de mes connaissances; et j'épie, dans la retraite que je me suis imposée, l'occasion favorable de me produire au grand jour. En attendant ce moment si désiré, voici ce qui m'a décidé aujourd'hui à prendre la plume.

... Un mien ami, dans un transport vraiment risible, accourut, dernièrement, m'apporter les *FANTOMES, orientale de M. V. Hugo*.

« *L'Album national*, me dit-il, défie le critique le plus sévère d'y trouver la moindre chose à redire, deux ou trois vers tout au plus. M. Hugo n'est romancier que par accident ou fantaisie. Il est avant tout poète et grand poète. Rien de ce que fait M. Hugo n'est indifférent pour notre littérature. C'est un homme désormais hors de ligne, qui est venu à ce point de renommée où les critiques témoignent mieux que les éloges de son importance littéraire. »

Cela est écrit, en toutes lettres, dans le *Journal des Débats* du 26 février 1829, article signé N.

... Je ne m'en rapporte pas facilement à tous ces jugements beaucoup trop beaux pour n'être pas dus à une complaisance, fis-je à mon ami. Laissez-moi cette *Orientale*, et dans deux ou trois jours je vous dirai ce que j'en pense.

... Après avoir lu le travail que j'avais fait à ce sujet, mon ami m'avoua qu'il y regarderait désormais à deux fois avant de s'enthousiasmer pour qui que ce puisse être; et se garda bien de s'en fier aveuglément aux éloges, quelquefois plus que suspects, de quelques journalistes.

Quoique je ne l'aie point faite avec cette intention, cependant j'ai pensé qu'il pourrait ne pas être inutile de livrer au public cette boutade, qui ne m'a guère demandé plus de temps à expédier, que M. V. Hugo n'en met probablement à procréer une *Orientale*.

... Dans le cas où cette brochure viendrait à tomber entre les mains de M. V. Hugo, je ne crains pas qu'il s'en formalise en aucune façon. « L'ouvrage est-il bon ou mauvais? Voilà tout le domaine de la critique », dit-il dans la préface. M. N. trouve que l'*Orientale* en question est un chef-d'œuvre; moi, je trouve qu'elle est un peu plus que mauvaise; il y a diversité de sentiments, voilà tout.

... Il serait assez difficile de deviner le sujet de l'*Orientale* qui a pour titre les *FANTOMES*. Sur quoi M. V. Hugo a-t-il voulu travailler? Il n'appartient à personne de le lui demander, ni *pourquoi* il a travaillé. Mais je me suis permis d'examiner comment il avait travaillé; et quoique j'aie le malheur de ne pas approuver l'exécution, je suis exempt de tout reproche.

Les ouvrages de M. V. Hugo se vendent et se réimpriment, tant mieux pour lui; certains jour-